

SIMPLES CHOSES

ECORNIFLEURS

*Les blés poussent dans les guérets.
Sur les coteaux, les vins surets
Courbent déjà la branche.
Allons que je retranche,
A l'arbre son gormand,
Son ivraie au froment !*

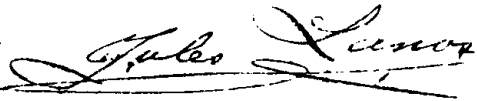
*Nous aurons du pain plein la huche,
Du cidre et du vin plein la cruche :
Nous reviendrons le soir
Un peu gris du pressoir.
Un couteau ! que j'émonde
Le parasite immonde.*

*C'est un signe de renouveau :
Hier notre vache eut un veau,
Et j'aurai de la crème
Et du lait chaud que j'aime.
Qu'on m'apporte des choux
Pour la vache aux yeux doux !*

*Les délectables omelettes
Les savoureuses galettes !
Vingt poussins sont éclos
Qui s'en vont dans le clos.
Afin que je les gorge
Qu'on m'apporte de l'orge !*

*Notre chienne à quatre petits
Tous mal léchés et mal bâtis
Qui ne font rien qui vaille
Ou dorment dans la paille
Le dos en peloton :
Qu'on m'apporte un bâton !*

*Et des chats ! nous en avons treize
Qui ronflent autour de la braise
Ou mènent leur sabbats
Sur les toits, quand en bas
Les souris font bamboche.
Qu'on m'apporte une poche !*



L'HISTOIRE DE MA VIE

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RUSSE

I

"Ernst ist das Leben"
SHILLER.

Que tu es bizarre, vie humaine !

Que tu es lourde, croix de femme, — la mienne en particulier !

La force physique ne vous suffit pas parfois, à ne pas vous courber sous son poids, comme la résignation ne peut vous empêcher à ne pas vous plaindre.

Et comment expliquer ces lois qui dirigent notre vie ?

Là, une vie radieuse, gaie et belle, comme une journée ensoleillée de printemps, riante depuis le matin jusqu'au soir. Sans être courte, elle passe vite sans presque qu'on s'en aperçoive. Ce qui, tout au plus, vient parfois déranger l'heureuse harmonie ou amoindrir son charme, c'est un petit nuage vagabond, arrivé on ne sait d'où pour s'en aller, on ne sait vers quel point ; un petit vent capricieux, hôte du hasard, qui, son baiser léger donné, disparaît en zigzag, le nomade incorrigible, pour se perdre, finalement, dans le gouffre du néant.

Et la journée ne reste pas moins belle pour cela !...

Là, au contraire, à côté, une vie triste, lugubre comme une longue nuit d'automne. Pas une étoile dans le ciel, pas une lumière sur la terre. Des nuages noirs, serrés, sont suspendus sur votre tête, menaçant de vous écraser d'un moment à l'autre. Un vent terrible, un vent éperdu, soufflant avec furie, vous, ette à droite et à gauche, tantôt frappant le dos, tantôt brûlant le visage. Il est votre unique compagnon qui, cruel, ne vous lâche pas d'un pas. Derrière vous, ce sont des tombes : un cimetière semé de vœux sacrés, d'idées fières, de sacrifices, de soupirs, de larmes !

Autour de vous, un vaste labyrinthe, des ténèbres abrutissantes, insondables, indéfinies...

Et là, là surtout, dans l'avenir, une colonne immense, gigantesque, dont l'image vous terrifie, vous domine, vous écrase.

C'est l'incertitude !...

Glaciale et muette, elle apparaît à vos yeux effarés puissante et cruelle, vous posant ces problèmes, énigme pour le reste de votre existence : "Que va-t-il arriver ? ?"

Et une voix mystérieuse, s'élevant du fond du cœur vous répond : "Qui sait, ô vie ? Qui peut te lire, ô sphinx éternel ! !"

Et cette vie cependant n'en reste pas moins une vie pour cela ! Mais comment la conter aux autres ? Comment ? On sait si peu lire dans son propre cœur ; nous voulons si rarement divulguer avec franchise la nudité du caché dans le fond de notre "ego ;" on est si imparfaitement fait, peut-être, pour être son propre juge !...

Prenons ma vie à moi.

Comment la conter au monde ? Je tâcherai néanmoins de le faire. Je promets d'y mettre de la bonne volonté et, beau ou laid, mon récit sera celui de la vérité sur une vie humaine, courte et longue, gaie et triste, innocente et honteuse, — le récit de ma vie, enfin !...

II

Il n'y a point d'existence plus douloureuse que celle qui ne connaît pas le souvenir d'une mère.

Tel est mon cas. Ma mère, en me donnant la vie perdit la sienne. Mon père, un aristocrate de l'intelligence, n'avait pour but de sa vie que l'indication à sa nation, avec la fierté d'un aigle, de l'idéal pur d'une race naissance, dans un langage olympien. Mais les ténèbres de l'autocratie craignent la lumière de la vérité. La force prime le droit, et la vie noble de mon digne père fut arrêtée dans son cours naturel. Une course forcée et fautive lui avait été imposée par la volonté du hasard, ce maître omnipotent, peut-être, des destinées de l'homme. (*)

Le souvenir de mon père !

S'il ne devait forcément me reconstituer bien d'autres souvenirs étroitement liés à lui, j'aurais celui d'un doux paradis terrestre. Je parle du temps qui précéda notre séparation brutale.

J'avais cinq ans.

Au milieu d'une vaste chambre dont le principal ameublement consistait en armoires remplies de livres, se trouvait une immense table, couverte d'un tapis vert. Sur la table, une foule de livres, des brochures, des cahiers, des papiers et des paperasses, ici dans un ordre parfait, là dans un désordre non moins parfait. Autour de la table, par terre, encore des livres, journaux et papiers. Devant la table, dans un fauteuil immense, se tenait le doux maître de la demeure modeste, absorbé par son travail, produisant sans cesse, vaillant, infatigable.

Chaque fois que je pouvais échapper à la surveillance de ma grand'mère maternelle, que je prenais à cette époque pour ma maman, je sacrifiais amusements et jouets pour partager la compagnie de mon père. Rarement il s'apercevait de ma présence. Je savais à mon tour faire ma visite peu démonstrative. Blottie dans un coin le moins en vue possible, je l'observais, et ceci me satisfaisait entièrement.

Lorsqu'il me découvrait, parfois, il interrompait ses travaux sans regret.

— Ah ! Te voilà, bel ange ! Et comment va ? Et ta santé ? Et tes amies, les poupées !

Une pluie de caresses suivait ordinairement ces paroles et je m'en allais radieuse, transportée dans les cieux.

Mon père ne recevait guère d'autres visites que les miennes et, souvent je me demande : comment ma vie se serait-elle arrangée si rien n'était venu couper cette existence, calme, douce et inoffensive ?...

J'avais huit ans quand mon pauvre père fut mis en prison.

Au commencement, on parvenait à me tromper sur

(*) Nous laissons à l'auteur la responsabilité de ses citations. N. de la R.

les causes de son absence subite : mais, devinant par instinct que quelque malheur était arrivé, je devenais méfiante pour mon entourage. Me cachant adroitement, je sus tout peu de temps après.

— J'irai avec toi, grand'mère, visiter papa dans sa prison, lui dis-je un matin, la voyant se préparer à partir et la surprenant ainsi extrêmement.

— Quoi ! En prison ! De quelle prison parles-tu ?

Elle essaya vainement de me détourner de ma décision, bouleversée, inquiète, ne sachant que faire.

III

Notre entrevue ne fut que d'une courte durée. J'eus grand-peine à reconnaître mon père. Plus tard, j'appris qu'on le soumettait à des tortures physiques dans cette prison et, le matin même de ma visite, il se trouvait entre les mains de ses bourreaux.

— Sois bonne, me disait-il sans cesse, d'une voix faible, étouffée, me serrant du reste de ses forces sur sa poitrine.

Je le lui promis.

En le quittant, il me semblait l'enmener avec moi et, en effet, je ne me sentis séparée de lui qu'à partir du jour où je le vis monter sur l'échafaud.

Personne ne se doutait de ma présence dans le public accouru pour s'offrir un spectacle rare et gratuit.

Revenue à moi après une longue maladie qui s'ensuivit, je refusai de croire ma grand'mère qui me disait que mon père n'avait pas été exécuté, mais seulement transporté en Sibérie. Plus tard encore, recevant de ses nouvelles, la chose me semblait invraisemblable.

Ne l'avais-je pas vu monter les marches de l'échafaud ?

Parfois, pourtant, je me plaisais à croire ma grand'mère.

Il m'aurait été si doux de la croire !...

C'est alors que je donnai libre cours à mon imagination. Que de projets roses, gais, mon cerveau enfantait à ces occasions ! Que de rêves doux envahissaient mon être ! Pour mieux dire, que de tours, que de châteaux en Espagne, je voyais défiler devant mes yeux ravis et trompés !

Mon imagination me jouait alors. Ensuite, je replongeais dans l'abîme du désespoir, toujours plus profond et plus sinistre.

Mais, hélas ! Ce ne sont là que des hallucinations, des utopies, finissais-je par me dire ! Il est mort, bien mort — mort sur l'échafaud, mon pauvre père, mort en martyr !

Le désir de connaître les causes qui avaient amené sa condamnation, remplissait ordinairement mes rêveries. La vérité, que je parvenais à extraire dans le chaos des explications ténébreuses qu'on me donnait dans mon entourage immédiat, liées parfois aux quelques idées vagues que je construisais d'une foule de mots isolés que j'entendais échapper autrefois dans des conversations de mon père avec ses amis, durant les visites rares, m'aidait à éclaircir, point par point, le cas de mon père.

Donc, devenu indispensable pour mon être moral, le travail cérébral souvent me paraissait au-dessus de mes forces. Il m'absorbait. Je commençais à avoir mes propres idées, à vivre dans un royaume conquis ou créé par mes propres efforts.

"Comment un homme peut-il régner sur des hommes ?" n'abandonnait point mon cerveau enfantin. "Et ce que mon cher père voulait, c'était le bonheur du peuple ? Il souffre donc ce peuple ?"

A son tour, ma passion pour ce peuple grandissait, me semblait-il, pour ce peuple qui contenait en lui la personne de mon père à laquelle, seule, j'avais droit.

C'était en somme, encore des rêves, encore une voie soi-disant ouverte vers le salut !...

IV

Bientôt, l'impossibilité pour ma grand'mère, à cause de l'insuffisance des ressources, de vivre en ville et de continuer mon éducation, nous força d'aller habiter la campagne — le pays natal de mon père, qui était fils d'un prêtre de village. (*) Mes vœux de me trouver

(*) On sait que la Russie n'observe pas la religion catholique.